

L'ALCOOLISME

XXII L'alcool et l'intelligence

(Suite)

Un collaborateur d'un journal de réclame médicale de Paris eut, il y a deux ans, l'idée de démontrer à un certain nombre de personnalités en vue leur avia sur les avantages et les inconvénients de l'alcool au point de vue de la santé en général et du travail intellectuel en particulier...

Nous allons dans cet article et surtout dans les suivants, résumer les réponses, faites par ces personnalités à M. Fernand Mazade et reproduites par lui dans le Correspondant Médical. Sans doute ces réponses, même défavorables aux convictions des antialcoolistes d'expérience, d'études et de raisonnement, ne pourraient les faire dévier de leur but et renoncer à la campagne qu'ils mènent, car l'opinion d'un homme, fut-il doué du plus grand génie, ne peut rien contre un fait matériel...

Pour cette fois nous ne donnerons pourtant que l'opinion d'un seul de ces hommes, — car nous devons consacrer à une réponse la plus grande partie de l'espace qui nous est dévolu, — mais cet homme est un mort d'hier, un littérateur et un érudit remarquable, un poète vigoureux, dont les vers énergiques ont fait souvent passer un long frisson d'émotion et d'enthousiasme dans les âmes des spectateurs. Le vicomte Henri de Bornier, l'auteur de ces drames à l'inspiration si pure et au souffle si puissant qui ont pour titres, les Noces d'Attila, Mahomet, la Fille de Roland, France... d'abord, celui dont tant de générations ont applaudi les œuvres, était un homme sobre et modeste comme le prouve la lettre suivante :

« Ce que je pense de l'alcool ? Je ne sais trop, au point de vue scientifique et social, je suis très incompetent, au point de vue littéraire, je suis moins compétent encore. Je bois le matin et dans la journée de grands bols de lait froid, au repas du vin très peu alcoolisé, coupé d'eau très fraîche. »

Il nous semble inutile d'insister longuement sur cette lettre : Si l'académicien distingué dont elle émane, pouvait se déclarer incompetent au point de vue du rôle scientifique et social de l'alcool, car ses études ne portaient point son attention de ce côté, il était au contraire fort compétent au point de vue littéraire, puisqu'il prouvait par son exemple que l'excitation de l'alcool est bien inutile pour le travail intellectuel.

J. D. — Un des lecteurs du Courrier de Tourcoing nous a écrit pour nous poser une objection qu'on adresse souvent aux antialcoolistes. Voici sa lettre :

« Dans votre article alcoolisme il est dit : l'alcool nuit à la santé ? Comment se fait-il qu'un homme que je connais depuis 35 ans et qui boit en moyenne un litre par jour n'est jamais malade, travaille on ne peut mieux à un travail très sérieux comme application. Moi qui n'en ai jamais bu je ne suis jamais quinze jours sans avoir un malaise quelconque. J'espère une petite note en réponse dans votre estimable journal de dimanche prochain. »

Cette lettre ne m'a pas surpris, car c'est en effet une des objections qu'on fait le plus souvent aux adversaires de l'alcool, la croyant sans doute irréfutable. Elle n'a pourtant guère plus de valeur que l'argument en faveur de l'alcool tiré de ce fait que certains buveurs sont gros et gras et ont une apparence extérieure de santé florissante.

Sans doute il y a des hommes qui, tout en usant de l'alcool, en abusant même, semblent pourtant se bien porter et arrivent quelquefois à un âge avancé. J'ai connu moi-même de vieux buveurs qui

paraissent ne point souffrir de leur vice et avoir résisté à l'action néfaste de l'alcool, et quelqu'un me citait récemment le cas d'un fermier, propriétaire de près de cent hectares de terre, qui mourut à 80 ans en finissant de boire sa fortune.

Ces exceptions ne peuvent pourtant prévaloir contre la généralité des faits : il s'agit en effet la plupart du temps de gens exceptionnellement solides, d'une constitution absolument saine et exempts de tares ; il est certain que ces hommes sont plus aptes que les autres à résister à l'action de l'alcool, et qu'ils peuvent la défier pendant un temps plus ou moins long comme ils résisteraient à l'action de tout autre poison à action lente ou d'un germe morbide quelconque. De ce fait que l'alcool ne tue pas tous ceux qui s'exposent à ses dangers, est-il une raison pour qu'il soit inoffensif pour tous ? Non certes. Les gens faibles, les gens à système nerveux irritable, les individus prédisposés par leur constitution aux diathèses diverses ou à certaines affections des organes sont plus ou moins susceptibles de ressentir ses fâcheux effets et, comme dans notre race moderne, le plus grand nombre des hommes de par leurs antécédents de famille ou de par leur existence ordinaire se rattachent plus ou moins à ces catégories, il en est bien peu qui puissent s'exposer impunément à l'influence néfaste de la boisson.

Savez-vous d'ailleurs ce qui se cache sous cette apparence d'insensibilité à l'action de l'alcool ? Etes-vous sûr que, sous un extérieur sain et indemne, n'existent point des lésions des organes qui menacent pour l'avenir l'individu en question et qui, en cas de maladie grave — pneumonie, fièvre typhoïde, cholérite, etc. — ne rendraient point impossible la lutte de l'organisme contre le mal inopiné ? J'ai connu un homme vigoureux, trapu et musclé, grand amateur de sports, doué d'une force incomparable, mais aussi malheureusement pillé de café et grand consommateur d'apéritifs et de liqueurs variées : atteint à la fleur de l'âge d'une fièvre typhoïde, il succomba le cinquième jour d'accidents cérébraux et cardiaques, suite certaine de ses mauvaises habitudes.

Vous êtes frappé, comme beaucoup, de ce fait de la coïncidence de la longévité et de la santé apparente avec l'abus de l'alcool, mais n'est-ce point un aveu qu'un fond vous êtes bien convaincu que l'alcool est nuisible, car le fait vous semble extraordinaire. Mais à ce cas « exceptionnel », j'en opposerai dix autres, vingt autres d'individus, enlevés à l'âge de la pleine maturité, en pleine santé apparente et dont la mort prématurée n'a pas d'autre cause certaine, indiscutable, que les mauvaises habitudes, que l'abus de la boisson : si ces faits frappent moins, c'est qu'ils sont la règle et que ces mauvaises habitudes sont celles de la plupart des hommes. On s'aveugle sur le danger peut-être pour ne pas être contraint de faire soi-même un acte de contrition et surtout... un ferme propos.

Quant à notre correspondant, qu'il continue à s'abstenir d'alcool, il ne pourra qu'y gagner à tous points de vue, surtout s'il a une santé précaire comme il semble le dire.

TEMPERANS.

CHRONIQUE LOCALE TOURCOING

L'action sociale et la Franc-Maçonnerie

Nous savons à quels éléments la Franc-Maçonnerie fait appel pour remplir ses loges. Les fonctionnaires, les petits marchands, les maîtres ouvriers qui assistent régulièrement aux tenues des loges de Lille ou qui se font inscrire sur les listes de la Solidarité, de la Libre Pensée, de la Ligue de l'enseignement, de la Ligue des Droits de l'Homme, toutes sociétés dépendant de la secte, appartiennent-ils à l'élite de la population ?

Ces hommes qui, depuis vingt ans et plus, s'agitent et s'efforcent de mettre la main sur tous les Départements, qui dirigent le corps électoral par une action permanente dans les sociétés populaires, musique, tir, gymnastique, etc., se sont-ils signalés par des qualités exceptionnelles ?

Si l'on parcourt les planches des loges et la composition des bureaux des différentes sociétés maçonniques, on y remarque, au contraire, à une ou deux exceptions près, que des

hommes très ordinaires, dont l'habileté et le savoir consistent uniquement à flatter les personnages politiques influents du pays, afin d'en tirer profit pour leur ambition et leur intérêt.

Pour eux, comme pour le compère Jules Guesde, « la question sociale est une affaire de ventre et de sous-ventre. » Leur esprit ne s'élève pas plus haut.

« La Franc-Maçonnerie est puissante, se disent-ils, faisons-nous Franc-Maçons, et si notre situation de fortune ne le permet pas, entrons dans la Solidarité, dans la Ligue des Droits de l'Homme dans une société enfin qui est une émanation directe de la secte. Mais, si jamais les curés redevenaient les plus forts, nous jeterions aux orties les oripeaux et la défroque de Franc-Maçon, et, à l'instar de notre grand pontife Voltaire, nous irions à l'Eglise, à confesser, et nous communierions même tous les jours s'il était nécessaire. Foin des scrupules et du respect humain, préjugés d'un autre âge ! »

Celui-là est fonctionnaire ; il désire de l'avancement, mais il lui faut monter sur les épaules d'un collègue : A la Loge ! à la Solidarité ! Celui-ci est un marchand, un chef d'atelier ; il désire la clientèle des administrations, il veut être favorisé dans les adjudications publiques : A la Loge ! à la Solidarité !

C'est là seulement que, sans travail, avec une intelligence médiocre, on trouve l'appui nécessaire pour satisfaire son ambition. La grande force de la secte réside, en effet, dans le concours que lui apportent les gens à conscience facile, qu'elle case dans les postes les plus élevés. Sèvre pour l'homme condamné, ou plutôt, pour l'homme qui s'est laissé prendre, — le malheureux F. Baihaut a pu s'en assurer. — La Maçonnerie aime l'homme véreux, l'agent d'affaires, le financier louche, le déclassé qui sont pour elle, des instruments d'autant plus dociles qu'elle les tient par l'intérêt et par la peur du scandale.

Il ne faut pas demander au Franc-Maçon, au Solidaire quelque élévation d'idée et de caractère. C'est à peine si l'apprenti, le compagnon ou le maître lisent le catéchisme qui leur a été remis au moment de leur initiation.

Les enrôleurs, les prédicateurs des Loges n'en savent même guère plus long sur les doctrines de la secte que les simples néophytes.

Un jour, nous eûmes la bonne fortune d'assister à une discussion entre un enrôleur et un commerçant d'une petite ville, qui ne demandait qu'à se laisser faire, mais qui cependant, désirait avoir auparavant quelques renseignements :

— Vous vous plaignez, lui disait l'enrôleur de ce que vos affaires souffrent ; c'est que vous n'avez pas de savoir faire. Vos concurrents appartiennent tous à des sociétés qui les défendent, qui les soutiennent, tandis que vous êtes obligé de marcher seul, ce qui vous met vis-à-vis d'eux dans un état d'infériorité absolue.

— C'est vrai. Ainsi, un tel qui vend le même article que moi a obtenu la clientèle d'une grande maison cléricale, parce qu'il va à la messe. Vous me demandez de me faire inscrire à la loge. Quel profit en retirerez-vous ?

— Avant peu vous aurez la clientèle du Lycée de jeunes filles.

— Mais il y a une adjudication !...

— Les adjudications ! Naïf, elles ont lieu à la Mairie, et là, nous avons des frères et amis !

— Ah !

— Voyons, faut-il vous annoncer à la loge ?

— Laissez-moi réfléchir. Je voudrais savoir d'abord ce qu'on y fait.

— Ça, mon cher, c'est notre secret. Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre commerce s'en ressentira bien vite.

— Mais, encore... Je voudrais savoir...

— Eh bien que voulez-vous savoir ?

— On m'a dit que dans les Loges, on enseignait des doctrines perverses.

— Qui vous a dit ça ? Des cléricaux. Vous avez encore la naïveté de croire ces gens-là. Sachez bien que la Franc-Maçonnerie n'a pas d'autre but que de soulager l'humanité souffrante, de travailler à l'instruction et au bien-être des classes populaires. Les sociétés modernes, mon cher ami, sont encore empreintes de barbarie ; et c'est notre mission, à nous Franc-Maçons, de porter remède à cet état de choses. L'obscurantisme, voilà l'ennemi, et nous qui sommes éclairés, car je suis éclairé, je suis même illuminé, vous devez vous en apercevoir, nous devons porter la lumière, « la lumière des trois appartements » le flambeau à sept branches dans le monde entier.

— C'est magnifique. Qui vous a appris tout ça ?

— C'est à la Loge, mon bon, que l'on apprend à connaître l'humanité, que l'on sonde les plaies dont le monde souffre, que l'on triture les remèdes pour soulager les douleurs de la société. Et, si vous le voulez, après plusieurs tenues hebdomadaires dans notre Temple, vous en saurez autant que moi.

— C'est très bien ; mais, vous me disiez que je pouvais compter sur la clientèle du Lycée de filles ?

— Oui, encore une fois, oui.

— Eh bien... on verra... on verra... A propos vous devez connaître ça. Dernièrement je me trouvais à la gare et j'examinais les livres de la bibliothèque, lorsque, mes regards s'arrêtèrent tout à coup sur un ouvrage de Clémenceau, intitulé Le Grand Pan. Connaissez-vous ça ?

— Si je connais Clémenceau ; ah, je vous crois. Clémenceau, c'est un bon, un pur, c'est un frère !

— Mais le Grand Pan. On m'a dit que c'était une étude sur ces oiseaux domestiques qui ont un si beau plumage et que l'on trouve parfois faisant, comme tant de gens dans le monde, la roue dans les parcs ou jardins.

— En voilà une bêtise. Le Grand Pan un oiseau !

— Alors, si ce n'est pas un volatile, qu'est-ce que c'est ?

— Mais, mon pauvre vieux, venez à la loge, et vous entendrez parler tous les samedis du Grand Pan. Tenez, dernièrement, un de nos orateurs, un grand personnage est venu nous faire visite ; nous lui avons rendu les honneurs de la voûte d'acier ; nous avons sorti pour la circonstance nos épées en fer blanc et toute notre batterie de cuisine. Pour nous remercier, il a bien voulu nous adresser la parole. Il a parlé du Naturalisme et du Grand Pan. Je n'ai pas compris tout ce qu'il a dit, car nos orateurs sont si forts qu'on ne peut les suivre dans leurs discours ; mais, c'était beau tout de même. Il a affirmé que « le nommé Dieu » avait été inventé par les curés pour mieux dominer le monde ; que la Nature s'était créée d'elle-même, que la Matière n'a ni commencement ni fin, que les phénomènes de la Vie et de la Mort s'expliquent naturellement, sans qu'il soit besoin de l'intervention d'un Être suprême. Ainsi, par exemple, si vous veniez à mourir. Remarque que je ne dis pas cela pour vous attrister.

— J'espère bien, car je ne désire pas mourir encore. Brrrou... cela vient toujours assez tôt...

— Eh bien, supposons que vous veniez à mourir...

— Encore...

— Oui, c'est pour vous mieux faire comprendre la force de l'argument. Donc, vous êtes mort...

— Ah ! mais mon...

— Si ! Voulez-vous m'écouter ? Vous êtes mort. Il ne faudrait pas croire que vous l'êtes complètement...

— Comment ça ? Je suis mort et je ne suis pas mort !

— Suivez bien. Une fois mort, votre corps tombe en décomposition. C'est une bouillie, un amas de chair et d'os ; que se passe-t-il ?

— Ma foi, je n'en sais rien...

— Eh bien, moi je le sais, car je suis maçon. Dans cette pourriture, dans cette pourriture, un phénomène se produit. Les chairs fermentent, donc il y a vie ; des êtres surgissent, luttant déjà pour l'existence ; les uns sont vaincus, tués par de plus forts. La vie est sortie de la mort, de ce que la mort saisis le vie. Une mêlée effroyable est la conséquence des conflits d'intérêt entre les infiniments petits. C'est le chaos. Aucun ordre ne préside à ces luttes, où les plus faibles disparaissent pour faire place aux plus forts. Et cependant, ces derniers sont remplacés par d'autres, jusqu'à ce qu'un être, un végétal, vienne à tout absorber et à donner naissance à une plante, qui mourra à son tour, après avoir servi aux besoins d'un animal plus fort, lequel servira de pâture au chef-d'œuvre de la Création, pardon, de la Génération, l'Homme, qui, par le fait même de la Loi du Progrès et de la concurrence vitale, se tue lui-même, et, comme le Pelican blanc, se mangera les flancs pour nourrir ses enfants, jusqu'à ce que le niveau maçonnique ait arrangé les choses et établi l'Egalité absolue dans l'Humanité. Ouf !... Avez-vous compris ?

— Non. C'est trop fort pour moi...

— Pauvre garçon. Les curés vous ont complètement abruti. Comment, vous ne comprenez pas que si la Nature se suffit à elle-même, il n'y a pas de création comme le disent les calotins, mais simplement génération ; que, comme le Sphinx, l'homme renaît de ses cendres ; que la matière est éternelle et que, par conséquent, la Force seule doit diriger le monde. Dès lors, plus de loi, plus de morale, plus de conscience. Le « dénommé Dieu » des cléricaux n'est plus qu'un croquemitaine pour faire peur aux enfants. Laissons faire la Nature ; elle est assez grande fille pour ne pas tourner mal. Loin de nous ces loix, ces règles, ce Décalogue, qui, sous prétexte de civilisation, gâtent et corrompent l'individu et la société. Allons, assez pour cette fois, vous devez être convaincu, je vais vous faire inscrire à la Loge ou à la Solidarité, si vous n'êtes pas assez riche pour payer les droits d'initiation...

— Attendez, pas si vite. Je voudrais bien être assuré auparavant, de la clientèle du Lycée de filles...

C'est ainsi que se font la plupart des racolages dans les milieux maçonniques et dans les sociétés afférentes.

Les mésaventures de M. Dron. — Nous avons dit à plusieurs reprises à M. Dron que la force des choses et des événements l'obligeraient à prendre parti soit à droite soit à gauche.

Le jeu de bascule, qui lui a réussi pendant un certain temps, ne pouvait durer qu'autant que le parti socialiste ne se serait pas organisé à Tourcoing.

M. Dron a cru, néanmoins, qu'il serait assez habile pour se maintenir en promettant aux uns et en jouant les autres.

Certes, le monde est composé beaucoup plus de gens naïfs que d'hommes clairvoyants. Un politicien retors peut, dans une certaine mesure, résister à un courant d'opinion, en faisant appel aux intérêts de quelques personnes influentes. Mais, cela ne peut avoir qu'un temps. Le radicalisme, le radicalisme socialiste même n'ont aucune raison d'être, car la logique fait défaut dans la doctrine de ces partis. Flirter avec la révolution, croyant être assez fort pour la diriger, c'est un rêve.

D'autres que M. Dron, ayant une situation politique plus grande que la sienne, n'ont pu résister au torrent.

La révolution accepte toutes les concessions qu'un homme politique peut lui faire, mais elle ne lui donne rien en échange. Elle le soutient tant qu'il sert à ses projets. Les hommes ne sont rien pour elle ; les idées sont tout.

Aussi, est-ce avec un sourire que nous avons accueilli les actes que M. Dron a laissés accomplir.

— Je le voyais...

— Eh bien ?

La jeune fille appuyée sur son épaule du vieillard et murmura :

— Il avait son visage dur, implacable... Il a toujours cette attitude, cette expression, lorsqu'il me voit, parle de moi, ou seulement pense à moi...

Prononcée avec une douceur nivrée, cette phrase avait un accent de dédoléation si profonde que Sadillac, bronzé par les assauts de la vie, se sentit ému.

— Mon enfant, dit-il avec un élan tout paternel, mn pauvre petite !

— Oh ! oui, reprit-elle, regardant par les larmes, oui, bien pauvre, bien petite, bien délaissée...

Elle s'arrêta, refoulant énergiquement son chagrin.

— Voyons, docteur, m'expliquez-vous pourquoi il me déteste ainsi ? Est-ce naturel ? Lui, mon père ! Ah ! j'ai l'impression tant s'en faut !

La jeune fille appuyée son front sur sa main et, dans le vacarme assourdissant de la cour, le docteur l'entendit se plinder à mots entrecoupés.

— Et toujours, toujours, si loin que je remonte dans mes souvenirs, il en a été ainsi, disait-elle. Ni caresses, ni baisers, pas même le bon regard que l'on jette au chien familier... Pas de mère, pas de foyer... Peut-on appeler foyer, cette demeure déserte dix mois de l'année où je tiens si peu de place ? Ah ! docteur, vous les avez connues mes longues années d'abandon ! Sans vous, quel anrait été mon sort ? Il n'a pas même songé à me faire instruire, lui ! Oui, sans vous, je serai plus ignorante que les plus pauvres de nos filles de ferme...

M'ouvrir l'esprit, me donner quelques modestes talents, faire de moi une femme capable de penser, d'agir, de vouloir ? Pourquoi faire ? L'orgueil des de Brussaes n'avait rien à voir là-dedans... Aussi n'y a-t-on pas songé... (A suivre.)

Reproduction autorisée pour tous les journaux ayant traité avec la Société des Gens de Lettres.

FEUILLETON DU COURRIER DE TOURCOING 5

VENGEANCE DE FEMME

PAR Marie de BESNERAY

II

Au moment où M. Sadillac allait quitter loinassé le salon, quelqu'un le saisit par la manche de son habit.

— Comment la trouvez-vous, docteur, demanda à voix basse Laurent de Brussaes ?

— La position ne saurait varier si vite, répondit le médecin contrarié de cet interrogatoire.

— Cependant... vous m'avez promis une réponse...

— Pour demain, oui...

— Ah ! je ne puis attendre... l'inquiétude me torture...

— Rien de perdu encore répondit le vieillard en machonnant ses mets... Fantômes soins... dn temps, de la patience... J'essayerai un traitement nouveau...

— Essayez, docteur, essayez ! répéta le comte d'une voix étouffée. Vous le voyez, même au milieu d'une fête, même lorsque je ris, lo verre en main, cherchant à oublier, le ménaçant souvenir me ressaisit... Pourquoi ai-je fait ce maudit voyage ? S'en aller en Grèce après me querelle d'amour-ge ? Une querelle pour des vétilles, car elle n'avait d'autre torts, ma pauvre Angèle, que de trop aimer le bal, la toilette, les compliments mnqués d'impérialisme... J'étais stupéfaitement jaloux, j'ai voulu la punir, la mater pour toujours...

Le docteur balbutia une phrase polie. Mais M. de Brussaes s'anima. Ils étaient seuls dans ce coin de salon.

— Alors vous la trouvez toujours malade, reprit-il ?

— Je me suis juré, moi, de sauver ma femme ! Dix-neuf ans ! On ne ment pas à cet âge... Voyez-la ! Est-elle assez vivante, assez belle ? Malade ? J'arrive, mn parole, à douter de vos affirmations. D'ailleurs, malade, on guérit. La science est faite pour cela...

Pour éviter une réplique Sadillac s'écria :

— Je m'oublie près de vous, Monsieur le Comte, et j'ai encore une consultation à donner.

— Bah ! A qui ?

— A mademoiselle Catherine.

La physionomie de M. de Brussaes, tout à l'heure si expressive, devint glaciale.

— Les plantes rustiques n'ont pas besoin de tant de soins, fit-il avec un dédain non déguisé.

— Elles souffrent quand même.

— De quoi ?

— De vivre sans soleil, riposta le vieillard.

Le regard des deux hommes se croisa dans un coin.

Le docteur, un homme de haute valeur morale, un vieil ami, avait le droit de tout dire.

Après un silence, Laurent de Brussaes ajouta comme se parlant à lui-même :

— Etrange ! étrange ! oui, je devrais l'almé...

Un enfant d'est le sang de notre sang, l'âme de notre âme...

Et sur son ton habituel de persiflage mondain.

— Voilà lo mystère ! les rousses me sont antipathiques.

Le docteur le considéra de son œil toujours clair, incisif, et qui ne s'étonne de rien.

— Je croyais, fit-il, très lentement, que la comtesse de Brussaes, la mère de Mlle Catherine, avait justement les cheveux de ce blond fauve...

Un trouble passa, rapide, sur le visage congestionné de Laurent.

— On, en effet... mais Catherine ne me ressemble en rien...

— Pardon, mon cher comte, elle n'a votre énergie, votre volonté et aussi...

— Aussi ?

— Excusez-moi, je radote...

— Oh ! docteur... achevez votre pensée je vous prie... j'estime votre franchise ; elle m'aide à voir clair en moi et autour de moi.

— Soit ! j'allais dire... et aussi votre orgueil.

— Merci, mn ami, répliqua Laurent avec sa grâce hautaine. Si ma fille avait besoin d'être défendue, vous seriez son meilleur champion. Vous lui prétez là, bénévolement peut-être, le défaut que j'estime le plus.

— Les voilà ! Les voilà cria la voix joyeuse d'Angèle.

Mesdames, Messieurs aux fenêtres !

Il y eut un petit tumulte dans le salon et sur la terrasse. Les apâtes noués do ci, de là, cessèrent aussitôt.

— L'épilogue de la fête, Messieurs ! dit Laurent de Brussaes en s'avancant vers l'aide de camp qui, enfoncé dans son fauteuil, semblait fort mal digérer.

— Et il ajouta avec un sourire circulaire :

— Je souhaité qu'il soit à votre gré à tous.

Poussant une porte-fenêtre, il parut à son tour sur la terrasse, rejoint de suite par tous les invités.

Soudain, comme à un signal, la cour d'honneur s'illumina de flammes de Bengale, rouges et vertes.

Les deux allées du château s'embrasèrent, et derrière la grille les trompes éclatèrent, allégres et retentissantes.

Bientôt cette porte s'ouvrit pour livrer passage aux piqueurs en costume de chasse. Tous portent sur l'épaule, au bout d'une pique, des flammes multicolores. Ils s'échelonnent sur deux rangs

dans la cour. Derrière eux se placent plusieurs centaines de curieux accourus des campagnes voisines pour voir la curée.

Bientôt les valets de vénerie apportent le sanglier chassé le matin ; la hère seule a été détachée.

Le chef du chenil sort avec la meute. Alors, dans le calme de la nuit, une clameur épouvantable s'élève vers le ciel.

Les cinquante chiens hurlent de joie.

On les maintient sous la menace du fouet.

Puis, dans le vacarme redoublé des cors, des cris, des ordres qui se croisent, le fonet reste abaissé, et griffons, terriers, fox-hounds se ruent, avec d'affreux aboiements de volupté, sur lo sanglant festin.

Sous la lumière dansante et sans cesse renouvelée des feux de Bengale, la curée a quelque chose de démoniaque.

Tout s'agrandit démesurément et se colore en rouge ; fonges les pavés de la cour, les livrés des piqueurs, les figures effarées ou naïves des paysans ; ronges aussi les massifs de sapins, l'eau du bassin dont lo glouglou ressemble à un sanglot, et les masses hoisées qui reflètent les lueurs incandescentes d'un immense incendie. Rouges les hautes fenêtres en ogives et les sculptures noires, rouges encore les silhouettes des chasseurs. Les visages lassés des invités, pendant que cette décade de fumée, de ripaille et de sang donne à ces baises de la vie parisienne un intime frisson de plaisir.

— Que vous racontait mon père il y a un moment ? demandait Catherine de Brussaes accoudée à une croisée, près du docteur, venu la rejoindre.

— Rien.

Catherine eut un sourire triste et reprit :

— Il vous parlait de moi ?

— Non !

— Ne le niez pas... j'en suis sûr...

— Vous ne pouvez l'entendre.